

Critique du Congrès de Lausanne.

II.

Nous avons analysé l'autre jour l'admirable discours prononcé par M. G. Ferrero à l'ouverture du Congrès. Il est symbolique et curieux de constater que, dans le compte-rendu des travaux, c'est une communication du président Roosevelt qui fait suite à la prose du célèbre historien italien. Rien ne prouve plus péremptoirement que le sport a pris pied désormais au centre de la vie privée et publique car ni l'étude scientifique ni la pratique des affaires n'en détournent l'attention des hommes.

Certes M. Roosevelt avait suffisamment montré par ses actes combien il jugeait désirable la continuité de l'activité sportive, quels que soient l'âge et le métier. Jamais chef d'Etat ne fut plus surchargé de travail sans pourtant qu'il renonçât à des exercices violents qui lui étaient devenus aussi nécessaires que de manger et de dormir. Mais il manquait à l'opinion de savoir si le grand américain devait à quelque propension ou à quelques dispositions naturelles ce goût du sport si marqué et si durable. Il nous manquait la confession de l'homme d'Etat. La voici complète autant qu'imprévue. « Ma philosophie, écrit-il, tient en ceci : cultiver sa vigueur physique est un moyen très sûr d'acquérir la vigueur morale sans laquelle d'ailleurs la première ne compte pour rien ». Et tout aussitôt il se donne lui-même en exemple. « Ayant eu une enfance malade et ombrageuse, j'ai été au début un jeune homme nerveux et sans confiance en sa force »; mais l'entraînement du corps et de l'âme est un remède efficace. « Il y a eu des quantités de choses dont j'ai eu peur d'abord mais j'ai agi comme si je n'avais pas peur sans m'avouer à moi-même ce qui en était. Ainsi on apprend à traverser d'abord des épreuves prévues auxquelles on s'est préparé et ensuite on est à même d'en affronter d'imprévues auxquelles rien ne nous préparait ». Remarquez ces passages; chaque mot porte. Il semble qu'ils n'expriment que des vérités banales. Or ce sont, en peu de lignes, des recettes d'une précision et d'une certitude admirables.

La boxe et l'équitation furent les deux sports auxquels le jeune Roosevelt confia l'accomplissement de ses secrètes ambitions, car dit-il « en mon for intérieur, je ressentais la plus vive admiration pour les audacieux et les énergiques et je souffrais amèrement de ma

faiblesse naturelle ». Les progrès furent lents. « Je fus d'abord un élève maladroit et mon apprentissage pénible dura deux ou trois ans sans aucun progrès perceptible ». Même chose à cheval. « Il me fallut bien longtemps pour devenir un cavalier convenable », mais ajoute immédiatement M. Roosevelt « tout homme qui le *veut*, peut arriver graduellement à acquérir le sang-froid, l'assiette et la main nécessaires pour courir proprement un cross-country ». Voilà, n'est-il pas vrai, une assurance consolante donnée à ces enfants « maladifs et ombreux » qui sont légion et qui deviennent des jeunes hommes « nerveux et sans confiance ». Qu'ils relèvent désormais la tête puisque fut l'un d'eux l'homme en qui l'univers contemporain s'est accoutumé depuis à voir le prototype de la force, de la vaillance et de l'endurance. Ah! quelle belle leçon d'« éducation de la volonté » M. Roosevelt a faite en quelques phrases au Congrès de Lausanne et comme elle dépasse les longs développements pédagogiques des rhéteurs et des théoriciens.

Vers la fin de sa trop brève communication M. Roosevelt revient à la boxe en laquelle il voit « un sport de premier ordre » nullement propre « à engendrer la brutalité par lui-même ». Et il donne ce curieux renseignement : « Quand j'ai eu à diriger la police, j'ai remarqué que l'établissement d'un club de boxe dans un district mal famé amenait toujours une diminution du nombre des rixes et des meurtres. C'est pourquoi j'ai toujours et partout encouragé la boxe et aussi dans les associations chrétiennes des jeunes gens ». Et l'ex-chef d'Etat termine sur cette boutade humoristique qui le peint tout entier : « Je n'aime pas à voir les jeunes chrétiens avec des épaules tombantes qui les font ressembler à des bouteilles de champagne. »

Il y a tant de choses condensées dans tout cela qu'on devrait tout citer. Cette auto-biographie sportive est comme une réponse en bloc à tous les problèmes que proposait le programme du Congrès de Lausanne. Elle constitue surtout le plus bel encouragement qu'aient pu recevoir les adeptes de la culture sportive. Le propre exemple de Théodore Roosevelt établit que l'instinct sportif peut être créé et entretenu par la volonté, que l'entraînement est capable d'engendrer un progrès moral, que l'activité sportive enfin contient le germe d'une philosophie pratique de la vie. N'eussent-elles provoqué que cette seule consultation, les questions posées à Lausanne méritaient de l'être car une consultation signée d'un pareil nom vaut son pesant d'or.

